

Michel Lussault, Olivier Milhaud

29 janvier 2008

De la géographie municipale à la lutte des places

Michel Lussault est Professeur de géographie et Président de l'Université François-Rabelais de Tours.

Le public du café de Flore ne boudait pas son plaisir de venir enfin écouter Michel Lussault, déjà connu au café géo de Bordeaux, mais encore inconnu à Paris. Inconnu ? Certainement pas, comme le rappelle à juste titre Gilles Fumey, puisque Michel Lussault est désormais, grâce à son *Dictionnaire de géographie et de l'espace des sociétés* (Belin, 2003), co-dirigé avec Jacques Lévy, l'un des géographes français les plus lus des étudiants. A travers sa thèse de géographie, consacrée à la ville de Tours sous Jean Royer, il explora plus largement les liens entre *Images de la ville et politique urbaine* (Maison des Sciences de la Ville, 1993). Sa curiosité pour l'urbain et ses figures, pour les sciences sociales au sens large et, plus largement, pour l'espace des sociétés, en a fait un auteur remarqué, à qui l'on doit le récent *L'Homme spatial. La construction sociale de l'espace humain* (Seuil, 2007). Le phallocentrisme de son titre - tout espace privé de sa part de féminité n'est-il pas in-humain ? - ne doit pas décourager le lecteur, tant il y trouvera des précisions, des illustrations et des prolongements du travail du *Dictionnaire*. Certaines définitions comme lieu, spatialité, distance, limite, ont ainsi pu être précisées.

Jean Royer et les récits d'action

Les plus jeunes ignorent la figure municipale que fut Jean Royer, maire de Tours sans discontinuer de 1959 à 1995. Il acquit une stature nationale comme ministre de Pompidou, puis candidat à l'élection présidentielle en 1974, portant haut la grandeur de la France, les valeurs morales, et... la lutte contre les *sex shops*, ce qui lui valait de se retrouver en plein meeting électoral avec des militantes du camp d'en face, les seins nus.

Dans ces années 1970, Michel Lussault, alors étudiant, contestataire comme il se doit, avait tout pour étudier les erreurs commises par Royer dans le développement urbain de Tours. Mais ses réélections successives, dès le premier tour et avec des scores à la roumaine, son mandat de député de Tours centre conservé jusqu'en 1997, ses succès électoraux et ses talents d'orateur, en faisaient un animal politique qui triomphait dans sa ville, là où le géographe se persuadait d'erreurs urbanistiques pourtant commises... Michel Lussault se mit alors à écouter Jean Royer, prenant au mot les histoires qu'il racontait, ses **récits d'action**, où l' élu mettait en scène toute une geste municipale. Influencé par Paul Ricoeur, Michel Lussault analysait comment des histoires urbaines ainsi mises en récit constituent de véritables actes politiques et spatiaux urbains. Parce que les citoyens se retrouvent dans ces récits et y adhèrent, le maire élabore un processus qui légitime son action sur son territoire municipal. Le travail de Michel Lussault passait donc d'une classique analyse du développement urbain tourangeau à une véritable anthropologie politique, saisissant les récits d'action territoriale d'un grand élu. Les histoires de Jean Royer ne sont pas seulement des actes de langage, mais bien des actes constructeurs d'une spatialité particulière. On retrouve d'ailleurs dans bon nombre d'écrits de Michel Lussault, sa passion pour la philosophie analytique du langage, Paul Ricoeur, la

sémiotique structurale et l'anthropologie politique - ces passions lui ont d'ailleurs un temps fait croire qu'il n'était pas géographe !

Le « carré magique » de la pensée de Michel Lussault

Gilles Fumey parle d'un « carré magique » dans le travail de Michel Lussault, tellement, à le lire, toutes les politiques urbaines semblent pouvoir être analysées à travers quatre domaines :

- une configuration de réalités sociales, un espace d'action légitime, c'est-à-dire, dans sa thèse, le territoire municipal de Tours
- un système d'opérateurs spatiaux, d'actants humains (Jean Royer, le conseil municipal, les électeurs, etc.) et non humains (la rivière du Cher par exemple)
- un système narratif : des histoires qu'on raconte. « Jadis on vivait cela à Tours, aujourd'hui on vit ceci, demain Tours sera... » Se dessine dans de tels discours tout un projet urbain, une figuration du futur, la présentation de ce qui n'est pas encore, donc non pas une re-présentation, mais bien une présentation. Ceux que ça intéresse liront avec profit Lussault, M. (1998) « Un monde parfait : des dimensions utopiques du projet urbanistique contemporain », in Eveno, E. (dir.) *Utopies urbaines*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, pp. 151-176.
- Enfin un système figuratif, c'est-à-dire toute une économie iconographique.

Quand Jean Royer parlait de son action politique, il ne parlait pas que d'un territoire matériel, mais de Tours comme un quasi-personnage, rendu d'ailleurs visible par tout un corpus iconographique, et qui prenait chair dans les récits d'action. « Tours devient..., Tours renaît..., Tours décide..., Tours grandit... », Michel Lussault prend le langage au sérieux ; rien n'est sans raison dans le langage. Cela suppose un travail d'enquête assez lourd, on s'en doute, pour rassembler tous ces énoncés qui participent aux récits d'action.

L'espace en actes

Le territoire de Tours devient un territoire *pour lequel* on agit (« pour la grandeur' de Tours » par exemple), *sur lequel* on agit (en faisant construire un palais des Congrès par Jean Nouvel), et enfin *avec lequel* on agit tant le territoire semble un partenaire du discours, un quasi-personnage, une entité qui est un élément dynamique de la narration, comme dirait Paul Ricoeur. Ce quasi-personnage de Tours se retrouve dans les discours mais aussi dans les figures, on l'a dit, avec des constantes de lieux représentés, de caractères attribués à la ville ou même de structures invariantes de l'imaginaire urbain comme le climat tourangeau ! Une polémique électorale apparut en effet entre Royer et son opposant aux municipales de 1989, Roland Weyant : selon ce dernier, le climat doux de la Touraine constitue certes un atout de la région mais, par la faute de Jean Royer, Tours s'endort et s'assoupit. Royer répondit que lui seul était porteur de la flamme tourangelle, et que la douceur du climat faisait partie de l'identité de la ville et se mariait fort bien à son dynamisme.

N'allons pas croire que tous ces langages sont sans effet. Ils s'expriment très matériellement dans des opérations urbaines. Royer était obsédé à la fois par la modernisation de l'habitat et par l'attachement à une personnalité urbaine légendaire qu'il contribuait à construire activement. Il fit venir en 1963 Le Corbusier, pour qu'il adoube son opération d'urbanisme sur les rives du Cher et sa construction de grandes tours d'habitations. Puis, quelques années après, il avoue que cette opération n'est pas conforme à l'esprit des lieux, si l'on en croit ce qu'il écrit dans son journal *L'Espoir* (titre révélateur, tant Jean Royer était habité par une idéologie de l'histoire, avec un passé, un présent et un futur et s'inscrivait dans

cette trame). Qu'à cela ne tienne, pour concilier modernité et esprit tourangeau, il fait poser des toits d'ardoise aux sommets des tours !

Animal politique étonnant, Jean Royer conciliait obsession pour la **modernisation de l'habitat et protection des quartiers anciens**. En 1964, il est le premier à créer un secteur sauvegardé à Tours. La préservation du patrimoine est pour lui l'expression d'un esprit local. Les compagnons du devoir hante son imagination (ils ont d'ailleurs leur musée à Tours), modèle idéal d'un système de formation et expression d'un ordre social communautaire et structuré. Tout politique ne peut pas concilier restauration des vieux quartiers à la Malraux et venue de Le Corbusier en quelques années d'intervalle ! Royer était un opérateur très complexe, conservateur et attaché au logement social, fasciné par la modernisation mais respectueux du patrimoine. D'où l'importance du récit d'action qui permet de tout concilier dans une même trame narrative, d'où son talent oratoire et ses récits, véritables « synthèses de l'hétérogénéité de l'expérience » (Ricoeur). Les acteurs sont toujours équivoques.

Les grands élus municipaux

Michel Sivignon pose la question du pourquoi de la durée de certains grands élus municipaux (Royer à Tours, Herriot à Lyon, Chaban-Delmas à Bordeaux, Defferre à Marseille). Quand un maire s'inscrit dans la durée, il parle de lui-même comme acteur de l'histoire. Certes, on a beaucoup reproché à Michel Lussault son attachement scientifique à une seule personne (Jean Royer) et son insistance sur des invariants anthropologiques : ne néglige-t-il pas dans son approche la géographie électorale et donc sociale de la ville ? Mais en même temps, la durée des mandats devient facteur explicatif de la réélection. De fait, Jean Royer perdit son siège municipal par une configuration atypique du jeu électoral (une triangulaire contre son ancien premier adjoint, à qui il avait promis la succession dès les années 1960), qui offrit le fauteuil de maire au socialiste Jean Germain. Certes la géographie électorale joue aussi son rôle : Tours est marquée par une forte notabilité mais aussi par une sociologie populaire, ouvrière, anarcho-syndicaliste (le congrès de Tours qui vit la scission du PCF et de la SFIO en 1920 n'eut pas lieu à Tours par hasard). Jean Royer ne fut jamais le candidat des élites locales, il avait d'ailleurs souvent contre lui les élites économiques, comme le patron de la chambre de commerce. Lui se voulait le candidat des « petites gens » du commerce et de l'artisanat. Mais son **modèle territorial** était en adhésion parfaite avec ce que les habitants de Tours ressentaient dans leurs pratiques de leur territoire de vie. Michel Lussault ne croit pas une seconde en l'existence d'un esprit des lieux : tout cela est construit, élaboré, c'est du légendaire ardemment travaillé et retravaillé, comme il a pu le montrer dans *Tours. Des légendes et des hommes* (Autrement, 2001).

Les grands élus municipaux se forment **des univers de référence**, et encore aujourd'hui Marseille, par exemple, vit sur des survivances du Defferrisme. Alors que Gaston Defferre respirait Marseille, s'identifiait pleinement à Marseille, il donnait l'impression d'une indifférence totale au contexte, notamment lors de l'implantation des quartiers nord. Gaston Defferre a certes assumé une modernisation en estimant que l'avenir de Marseille passait par une régénération urbaine fondée sur les grands projets d'habitat et d'infrastructures. Mais, s'il avait une vision très forte de la société politique marseillaise, de ses traditions culturelles, son schéma de référence urbanistique était assez peu développé. La croissance de Marseille et sa modernisation l'emportaient, comme si son modèle territorial n'était pas à la hauteur de son ambition municipale. Aujourd'hui, l'apologie du contexte est telle en France qu'on ne fait plus rien... La polémique sur l'attribution du prix d'architecture l'Equerre d'Argent 2007, à deux architectes pour la restructuration-extension du groupe scolaire Nuyens à Bordeaux souligne

bien cet enjeu du contexte : l'architecture de Nathalie Franck et Yves Ballot se fonde totalement dans le lieu, au point que leurs opposants leur reprochent une soumission au contexte, le manque d'affirmation architecturale.

Parce que les politiques publiques sont là pour organiser l'espace social, il faudrait à ce sujet identifier la **circulation des modèles de référence à travers les politiques publiques**. Jean Royer se montrait perméable à certaines innovations paradoxales (concilier Le Corbusier et la loi Malraux, on l'a dit) mais pas à d'autres pourtant dans l'air du temps à l'époque. Les années 1970 vantaient la construction de campus universitaires hors la ville. Orléans, Poitiers, se lançaient dans l'opération, Jean Royer refusait au nom d'une certaine conception de la mixité sociale, bien avant que ce thème ne devienne à la mode. Aujourd'hui, Michel Lussault fait plutôt l'hypothèse d'une très grande perméabilité des élus aux circulations des modèles territoriaux, avec beaucoup d'effets de mode. D'où la diffusion accélérée à des échelles de plus en plus internationales : revitalisation et piétonnisation des centres-villes, aménagements ludiques, ronds-points de circulation, redécouverte des fronts d'eau... Beaucoup d'élus locaux avouent aujourd'hui qu'ils ne savent plus que faire, tant leurs administrés réclament tout et son contraire, prenant exemple sur les autres villes.

Après avoir travaillé avec Jacques Lévy au *Dictionnaire de géographie et de l'espace des sociétés*, Michel Lussault travaillant le lexique qu'il voulait stabiliser, Jacques Lévy réfléchissant plutôt sur la syntaxe géographique (une réédition revue et augmentée est d'ailleurs prévue pour 2009), Michel Lussault a d'abord publié *L'Homme spatial* qui articule notamment espaces, acteurs, récits et figures, à partir de réalités géographiques parfois très petites (la femme noire Rosa Parks refusant de céder son siège à un homme blanc dans un bus de Montgomery) ou très grandes (l'analyse des effets géographiques d'un actant non humain, le tsunami en Asie du Sud-Est, en décembre 2005). Ce livre sera suivi de deux autres : *La lutte des places* (septembre 2008) et *Pour une politique de l'espace* (automne 2009).

Pour illustrer la notion de lutte des places, Michel Lussault revient sur la polémique de l'automne 2007 à propos du conteneur installé dans une cité du Havre à destination des « jeunes du quartier ». Des locataires d'HLM du Havre se plaignaient auprès du directeur de l'office HLM de la présence de « jeunes » dans les cages d'escalier. Après concertation avec des « jeunes », l'idée fut de construire un vrai faux hall d'immeuble dans un conteneur, avec les fonds de la Drac, par un artiste contemporain. Le conteneur, peint en rouge, disposait d'une porte vitrée, d'un digicode, de boîtes aux lettres et même d'une cage d'escalier menant à une terrasse sur le toit, le tout posé au beau milieu de la cité, avec la possibilité de le retirer à tout moment (puisque ce conteneur est toujours transportable). Destiné aux « jeunes », ces derniers se montrèrent un peu surpris mais pas forcément mécontents, avant que la médiatisation de l'initiative (via notamment l'émission télévisée de Laurent Ruquier) ne soulève des réactions indignées de travailleurs sociaux et d'associations de protection de l'enfance. Quelle arrogance que de parquer ces jeunes comme des sardines, simples marchandises qu'on stocke dans un conteneur, pouvait-on entendre. La polémique enflant, les jeunes se mettent à vandaliser le conteneur (à se l'approprier territorialement ?), à la fureur de l'artiste qui voit sa geste artistique défigurée, au point de faire intervenir la police, avant que le conteneur soit finalement incendié et enlevé de la cité par le directeur de l'office HLM. Le principe du hall d'immeuble est d'être un lieu de passage, de rencontre, de sociabilité même minime avec tous, ce que n'était pas le conteneur comme l'ont très bien vu Mathias Boquet et Mathilde Mus dans leur article à ce sujet, "Dé-localiser les jeunes.", [EspacesTemps.net, Mensuelles, 20.12.2007](http://EspacesTemps.net/Mensuelles)

Michel Lussault note surtout que toutes les logiques sociales permettant d'expliquer le rôle de l'espace dans le fonctionnement des sociétés est présent dans l'anecdote. On retrouve un espace, des acteurs, des récits, des images, et toute une lutte des places pour savoir qui aura le droit d'occuper les vrais halls d'immeubles, de même que les enfants de Don Quichotte en plantant leurs tentes le long du canal Saint-Martin à Paris faisaient advenir au visible le contraste entre une ville riche, occupée par les plus dotés financièrement et d'autres, qui doivent s'abriter sous des tentes.

Pour Michel Lussault, il faut travailler à partir d'exemples précis et documentés, avant d'aborder deux types de démarches possibles, distinctes, mais complémentaires. Soit faire une analyse des dispositifs d'espaces (comment les sociétés organisent leurs espaces ? quelles sont les façons dont les sociétés organisent leurs réalités matérielles ?) ; soit faire **une géographie de l'épreuve spatiale**, c'est-à-dire étudier moins l'organisation des espaces que les expériences de ces espaces, les jeux avec la distance et la limitation. Voir comment se créent des rapports de distance entre les réalités, comment s'opèrent les stratégies des emplacements (où se placer par rapport aux réalités ?) et les stratégies de limitations visibles et invisibles de ses espaces. Pour Michel Lussault, les individus agissent assurément *avec* l'espace, plus que *sur* l'espace. Il s'agirait de proposer en somme une anthropologie de l'épreuve spatiale, pour comprendre **comment l'individu gère les distances, définit les places et pose les limites**. Tout espace organisé est, en effet, une réponse à un problème : aménager une pièce par exemple est une réponse à un problème de distance qui se pose. Michel Lussault regrette qu'on ne lise pas assez *Pour une géographie du pouvoir* (1980) de Claude Raffestin (les Cafés géo en ont assuré une recension anniversaire en 2005 pour les 25 ans de la parution : [Relire Raffestin vingt-cinq ans après](#)) où le géographe suisse utilisait déjà la notion d'espace comme arrangement de matières, Lussault précisant arrangement de réalités matérielles et immatérielles : il n'y a pas de rapport neutre aux réalités matérielles (infusées de désirs, de dégoûts, etc.), mais tout un jeu de distances, d'emplacements et de limites avec toute réalité. Les deux approches ne sont pas du tout incompatibles puisque la spatialité, c'est-à-dire le faire avec l'espace, construit l'espace, qui devient alors la matrice de notre expérience, ce qui transforme en retour notre faire avec l'espace, notre spatialité. On peut donc commencer par séparer les deux approches (organisation de l'espace et épreuve spatiale) puis essayer, si on le souhaite, de les concilier.

Michel Lussault travaille aujourd'hui sur la lutte des places, ces **rivalités pour prendre des places**, des emplacements. Si nous vivons dans un régime libéral des places (il y a de plus en plus de places aujourd'hui), les luttes sont de plus en plus aiguës pour les occuper. *Pour une politique de l'espace* portera donc sur les façons possibles de réguler cette organisation spatiale des sociétés, pour encadrer cette lutte.

A passer de la lutte des classes à la lutte des places, Michel Sivignon souligne toutefois qu'on ne parle pas du tout d'économie, ce qui biffe d'ailleurs au passage le rôle des groupes et des collectifs au profit d'une simple approche individuelle. Pourtant, l'économie joue un rôle essentiel dans la lutte des places aujourd'hui (certes il y a de plus en plus de logements, mais les logements en position centrale sont de plus en plus convoités et les prix s'envolent). Par ailleurs, toute distance a un coût et il est aujourd'hui très difficile de l'évaluer, tant celui-ci est variable au gré des saisons, notamment si on pense aux compagnies *low cost* qui peuvent proposer un vol Paris-Athènes à 40 € en basse saison.

Certes, répond Michel Lussault, mais l'économie rassemble beaucoup de faits contradictoires. Bien sûr il n'y a pas de pratiques sans solvabilisation économique de la pratique (ce qui est

cependant discuté par l'approche culturelle en géographie économique) et il n'y a pas de construction de l'espace sans économie de la construction. Mais toutes nos explications ne se résument pas à l'économie, loin de là. De fait, à égale situation économique, les réponses spatiales diffèrent. L'exemple du conteneur-faux hall d'immeuble au Havre est ici révélateur : les locataires HLM étaient tous de même niveau socio-économique, mais ne voulaient pas côtoyer ces figures contemporaines de la dangerosité potentielle que sont les jeunes désœuvrés. Michel Lussault préfère d'ailleurs choisir de petits objets géographiques, tant la situation économique est peu stabilisée dans les grandes configurations.

Gilles Fumey se demande si le « carré magique » de Michel Lussault ne va pas connaître le sort des chorèmes, un passage obligé pour toute une génération avant de devenir le symbole de ce qu'il faut abattre. Faudrait-il alors un jour tuer le père Lussault ? « Mais c'est *mon* carré magique, s'exclame Michel Lussault, démarche qui m'est utile dans mon travail, que je propose à d'autres et que j'essaie de rendre rigoureuse ». Nul n'est forcé de l'utiliser. Et Michel Lussault ne croit de toutes façons pas à une méta-théorie englobante et unique, ce qui l'invite à ne pas rigidifier son système de pensée.

Un étudiant se demande si les discours que l'on retrouve dans des histoires urbaines, actes spatiaux à part entière, sont forcément des discours qui figent des réalités. N'y a-t-il pas des discours qui montrent l'hétérogène ? Assurément, répond Michel Lussault. Un seul élu tend à tout unifier dans son discours. Mais il existe des discours hétérogènes, à l'image de celui des Motivé-e-s, en campagne municipale à Toulouse qui entendaient faire reconnaître la pluralité sociale. Toutefois, du temps de Jean Royer, les récits d'action étaient surtout homogènes, tout était intégré dans une geste d'homogénéisation. Aujourd'hui, nous sommes entrés dans une multiplicité de récits, d'histoires concurrentes, et la société locale se compose désormais à partir de l'hétérogénéité, et pas à du tout à partir d'un récit homogène explicatif de tout. Jean-François Lyotard avait bien vu que la post-modernité, c'était la fin des grands récits, l'ouverture à la concurrence de discours situés. La question qui se pose est alors de savoir comment produire du politique à partir de ces modèles narratifs concurrents ?

Compte rendu : Olivier Milhaud

Pour aller plus loin

- [L'homme spatial. La construction sociale de l'espace humain \[Michel Lussault\]](#)
- [Logiques de l'espace, esprit des lieux. Géographies à Cerisy \(sous la direction de Jacques Lévy et Michel Lussault\)](#)
- Compte rendu de Paquot T., Lussault M., Body-Gendrot S. (dir.), 2000, *La ville et l'urbain, l'état des savoirs*, Paris, La Découverte, 442 p. », Cybergeog, Revue de livres, mis en ligne le 27 juin 2001, modifié le 04 juin 2007. <http://www.cybergeog.eu/index923.html>
- Compte-rendu d'une conférence de Michel Lussault à l'ENS Lettres et Sciences Humaines sur le thème de l'action spatiale en géographie (2002). <http://geoconfluences.ens-lsh.fr/ge...>
- Un texte de Michel Lussault sur l'urbain sans figure http://remue.net/revue/TXT0407_MLus...
- Définition de la Nature selon Michel Lussault : <http://www.espacestems.net/documen...>
- Définition du Lieu selon Michel Lussault : <http://www.espacestems.net/documen...>
- Sur le net (Revue radiophonique A Bout de souffle) à écouter, un entretien avec Michel Lussault, à propos du livre "La construction sociale de l'espace humain" url permanent : <http://audioblog.arterradio.com/a-bout-de-souffle/frontUser.do?method=getHomePage&rubricId=3017563&blogName=a-bout-de-souffle>

© Les Cafés Géographiques - cafe-geo.net